

PREMIÈRE ANNÉE

N^o 2

PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

- I. — Paul ADAM. — Excitation à la Révolte.
- II. — Henri DE RÉGNIER. — Philosophie du pastel.
- III. — Georges VANOR. — Le Mandat sacré.
- IV. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — A l'Illettré.
- V. — Notes et Notules.

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

—
Le 1^{er} Mai 1890

VIENT DE PARAITRE
TRESSE ET STOCK, éditeurs.
Galerie du Théâtre-Français

ESSENCE DE SOLEIL

ROMAN SOCIAL SUR L'OR DES JUIFS
par
PAUL ADAM

1 vol. 3 fr. 50

VIENT DE PARAITRE
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée-d'Antin, 11

POÈMES ANCIENS ET ROMANESQUES

par
HENRI de RÉGNIER

1 vol. 3 fr. 50

Paris. — Imp. BEAUDELOT et MÉLIÈS, 16, rue de Verneuil

SEUL VÉRITABLE RASPAIL

LA PLUS

HYGIÉNIQUE

ET LA PLUS

SAVOUREUSE

DES LIQUEURS DE TABLE

EXIGER IMPÉRIEUSEMENT LA MARQUE

F. V. R.

ET LA SIGNATURE

E. RASPAIL

SUR TOUTES LES ÉTIQUETTES

CHEMIN DE FER DE L'EST

VOYAGES D'EXCURSION

**Avec itinéraires tracés d'avance, au gré
des voyageurs.**

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre pendant toute l'année, des billets à prix réduits de 1^{re}, 2^e ou 3^e classe pour des voyages d'excursion sur les réseaux de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans, de l'Ouest et de Paris à Lyon et à la Méditerranée avec itinéraires tracés d'avance au gré des voyageurs et pouvant comprendre les lignes d'un seul ou de plusieurs des réseaux participants.

Les itinéraires sont établis par les voyageurs eux-mêmes mais de manière toutefois à les ramener à leur point de départ.

Les billets peuvent être individuels ou collectifs.
Le minimum du parcours est de 300 kilomètres.

EXCITATION A LA RÉVOLTE

En tous les lieux du monde où peine l'esclave moderne lié au labeur industriel sous l'hypocrite épithète de travailleur libre, une forte résolution naguère a été prise. Elle peut devenir efficace si, dans un concert unanime et un calme religieux, les foules prolétaires la veulent accomplir. Au premier mai 1890, le peuple doit, dans les villes, manifester pacifiquement que, las du désavantage encouru pas les détenteurs du Capital-Travail qu'oppri-ment les accapareurs du Capital-Argent, il croit le temps venu d'abolir cette énormité économique.

Alléguant comme sera vaine, en fait, une telle démons-tration aussitôt restreinte par la force armée, certains orateurs et journalistes déconseillent la tentative. Ils se trompent.

Le peuple des pays divers arrivant enfin à une entente, à un effort commun universel et sachant s'allier quelques heures dans la même idée sur tout un hémisphère, — en l'hypothèse même que la brutalité des gouvernements spéculateurs empêchât la manifestation d'aboutir, — cet accord premier de toutes les souffrances humaines gémis-sant à l'unisson serait le commencement de la Révolution qui doit conclure à l'Ere de la Justice.

Songe-t-on la terreur formidable et salutaire imposée dès le lendemain aux agitateurs par la nouvelle que

répandraient les gazettes de cette grande levée d'âmes douloureuses ? Songe-t-on l'extraordinaire, l'inouïe confiance que donneraient aux castes laborieuses la certitude d'être soutenues par tous les frères de Misère sur l'étendue du globe à un mot d'ordre échangé ! Ne serait-ce pas alors le prélude de l'immense grève universelle qui ne manquera point de paraître avant la fin du siècle prochain et devant laquelle devront nécessairement capituler les Egoïsmes des castes Aurifères ?

Il faut, Peuple de Paris, donner le signal du tumulte social, il faut que, le premier, tu pousses ta clamour de Justice et que tu montres au soleil de mai ta face de Douleur !

Les hommes timorés qui détournent l'impatience populaire de l'éclat légitime, argumentent d'une manière fort superficielle et sans raison valable, d'ailleurs.

Ils prêchent le respect de l'ordre et de la légalité, avec ce motif qu'ayant élu des représentants par son suffrage libre, la masse prolétaire doit se contenter de leurs pacifiques protestations. Ne savent-ils point comme les voix des rares mandataires socialistes deviennent inefficaces et vaines devant la horde nombreuse des députés agitateurs qui achèterent les votes à la vénalité et à la niaiserie des campagnes ?

Respecter l'ordre, la légalité ! Qu'est-ce donc l'ordre sinon la sécurité des spéculateurs qui tremblent au moindre tressaillement populaire et ne désirent rien autre que de savoir la plèbe-martyr pâtir sans bruit, sans ostentation afin que le remords de son supplice ne les étouffe dans la jouissance et dans la digestion ? Que le peuple sorte ce premier mai. S'il y a moins d'équipages par les rues pour pavanner les trafiquants de notre emporocratie, du moins on rencontrera la saine image de la Passion Humaine hurlant sa peine sur les voies publiques, criant sa faim et sa fatigue par toutes les fosses de son visage par

toutes les loques de son vêtement. Ce sera plus beau que la pléthore des riches et l'on pourra mieux s'instruire.

La Légalité ? Mais la légalité c'est l'expression au pouvoir. Les ordonnances de Charles X étaient la légalité, comme la loi sur le sacrilège, comme l'empire au lendemain du Deux Décembre, comme l'ordre moral au 16 mai, comme la faction Rovvier-Constans-Rotschild aujourd'hui. Depuis le premier an du siècle il y a eu la légalité du Consulat, celle du Premier Empire, celle de la Restauration, celle de 1830, de Louis Philippe, de 1848, de Lamartine, de Cavaignac, de Louis Bonaparte, de M. Thiers et de Jules Ferry.

Si le peuple n'avait jamais touché à la légalité, il vivrait encore sous le régime des Ordonnances et du ministère Polignac.

Quelle plaisanterie : ne pas violer la légalité !

Chaque parti, arrivant aux affaires, ne se compose-t-il pas une légalité particulière, simple sanction de son succès et qui ne s'inspire de la Justice que pour en contredire les principes ?

Si quelques progrès dans la voie d'affranchissement s'accomplirent depuis soixante années le peuple ne les doit qu'aux hommes énergiques qui ne redoutèrent pas d'attaquer la Force constituée et de se dresser devant son *veto*.

Il ne subsiste que l'argument plus réel de la brutalité gouvernementale. Sans doute, profitant de la moindre infraction aux arrêts de police, la cavalerie corse qui a défendu toutes les tyrannies, chargera la foule des protestataires et répandra le sang. On espérera intimider ainsi les moins audacieux et obtenir la dispersion des manifestants.

Mais n'est-il pas un moyen d'éviter la collision première en gardant au cours de la procession civique, une allure de dignité formidable qui ne laisserait prise aux

prétextes des argousins?

Il faudrait connaître suffisamment la puissance morale du SILENCE. Comme le dit Carlyle, « le silence est l'élément dans lequel les grandes choses se combinent pour pouvoir ensuite émerger parfaites et majestueuses au grand jour de la Vie que désormais elles devront régir ».

Contempler devant soi une multitude entièrement silencieuse, obstinément fixée de pensées et de pas vers un but inéluctable; nulle troupe si aguerrie qu'elle puisse être par des années de guerres ou de massacres, nul chef si inhumain et si brave au mal qu'il se pense, ne saurait soutenir l'effroi d'un pareil spectacle.

C'est mon plus saisissant souvenir d'enfant d'avoir vu le 4 septembre 1870 passer sur les boulevards le Peuple Bleu descendu du faubourg Saint-Antoine et marchant en absolu silence, grandiose, éternel, avec l'apparence symbolique de la Race. Instinctivement les hommes les plus hostiles au mouvement révolutionnaire se découvraient devant la majesté du miracle apparu.

Rien n'eût résisté.

Je ne crois pas que les hommes du peuple revêtus de la livrée militaire envoyés par le gouvernement contre une telle masse, oseraient tirer sur elle. Je parierais bien qu'au fond des cœurs ils ne souhaiteraient que s'y joindre. Un peu de détermination, beaucoup de cohésion et d'entente, un immuable, un effroyable silence évoquant sur la foule la souveraineté divine de la Race qui enfante une phase de son rythme social; et le succès suivra.

Que les cavaliers tentent une charge; il suffit d'ouvrir les rangs, les laisser pénétrer assez avant, sans fuir; puis que dix hommes robustes s'attachent en grappe sans frapper, au mors de la bête, aux jambes et aux bras du militaire; il ne faudra point trois secousses pour maîtriser ce joli sujet de pendule qu'est un garde de Paris. Surtout ne pas fuir; ne jamais fuir. On sabre la déroute.

La stabilité, le silence !

Le silence qui dira : « Nous sommes les citoyens d'une Patrie libre, sortis ensemble par ce jour de mai, parmi ces édifices que nos bras construisirent, ces boutiques que notre industrie sût enrichir, sur ces boulevarts entretenus par l'argent de notre labeur versé au fisc. Nous vivons dans notre droit, chez nous. Nous frapper, c'est commettre un crime, une lâcheté. Nous n'avons d'autres armes que notre loyauté, que notre souffrance, que notre résignation de martyrs. Soldats, serez-vous les bourreaux des cirques anciens ? »

Le silence et l'obstination de la marche en avant !

Ah ! si le clergé moderne, comprenant enfin sa faute dix fois séculaire et la sottise de sa courtisanerie envers les riches qui le méprisent et le dépossèdent, savait, ce jour dès lors mémorable, ressaisir son rôle historique : l'apostolat chrétien. S'il savait, le clergé gallican, reprendre les maximes de charité sociales écrites aux Evangiles, et, dans la splendeur liturgique de ses chasubles et de ses hardes saintes, prendre la tête du nouveau cortège de martyrs, guidant avec les bannières et les croix et les crosses pastorales, protégeant du pantacle infaillible des reliques et du soleil de l'ostensoir !

Quelle victoire du Peuple, quelle victoire de Dieu !

Le prêtre chrétien devrait être le prophète de toutes les tentatives de charité. « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui fût fait à vous-même. Aimez-vous les uns les autres, a dit le Christ ! » N'est-ce point ici tout le dogme et tout le précepte. En vérité le temps vient que les successeurs des apôtres délaisseront la méchanceté des Puissants et des Riches pour reprendre la mission consolatrice, l'amour des pauvres de corps et des pauvres de cœur ; des misérables et des pêcheurs !

Est-ce la mission à eux recommandée par l'exemple des premiers disciples que cette perpétuelle alliance où ils se

prélassent avec les heureux du monde? Quelle dérogation aux enseignements du Maître!

Il ne se souvient donc plus, le prêtre des jours présents, que les protagonistes du christianisme mouraient dans les supplices ou se vendaient eux-mêmes pour racheter les esclaves. Le rachat des esclaves, la consolation des misérables, l'amour du pauvre, tels furent, tels demeurent les caractères inéluctables du dogme?

Quand le pauvre eût-il plus besoin de fraternité qu'à l'heure actuelle? Ne possédant plus l'espoir d'outre-vie que lui enlevèrent, par un raffinement de cruauté, les trafiquants qui l'exploitent, rien n'allège sa croix.

L'esclave antique malade, fourbu par le travail recevait les soins du maître; il ne connaissait pas l'horreur de la main à tendre vers le passant, lorsque la vieillesse ou les accidents l'avaient rendu impropre aux durs travaux. Maintenant l'ouvrier épouse ses forces, son intelligence pour la prospérité des usines, et lorsque le feu des fours ou les miasmes des matières lui ont rongé les os, les muscles, le patron le jette à la rue, à la grand'route, comme la vieille ferraille, et ses rouages hors service.

De la charité, de la charité pour les humbles, ô prêtres du Christ. Soyez fraternels à la douleur humaine, aidez-là au soulagement, c'est le plus strict de vos devoirs!

Pourquoi, dès lors, ne pas descendre avec elle des faubourgs en agitant vos bannières de charité, en avançant les reliques de vos saints légendairement fraternels, en imposant dans les feux de l'ostensoir, le corps du Christ, la victime offerte d'elle-même pour le rachat des misères du monde?

On le peut certifier : devant un pareil cortège, la jactance des Spéculateurs s'ébahirait. Pour sceptiques qu'ils se veuillent affirmer, ces hommes qui n'hésiteraient pas au massacre du peuple, n'oseraient donner l'ordre de tirer sur Dieu. Les atavismes et les coutumes où une nation se dé

veloppa, mille années durant, ne s'abolissent pas d'un coup. Les pires rhéteurs de notre république sentiront frémir en eux l'âme pieuse des ancêtres qui fondèrent la patrie. Leurs âmes de trafic éperdues déserteraient peut-être la lutte.

La force du peuple est là dans l'alliance avec Dieu.

Dieu qui représente l'ensemble des lois élémentaires, l'inconnu des rythmes où roule notre planète parmi tant de soleils et d'astres, et dont nous sommes les produits les plus parfaits, les plus approchants de l'image première des Causes...

Mais quelle que soit ta conviction, Peuple de Paris, il te faut marcher, ou fort de tes alliances, ou seul et sûr de toi-même. Souviens-toi que tu n'as obtenu de tes maîtres jusqu'à ce jour qu'en montrant la trique et les dents. Depuis ces dix-neuf ans passés dans le repos et dans l'attente des garanties promises, rien n'a récompensé ta sagesse; et ta patience ne sert qu'à te couvrir de dérision et de moqueries infâmes. Tu élis Boulanger et l'on proclame Joffrin. Il est vrai qu'il en va mourir.

Ne regardez point derrière vous, si la multitude voussuit. Les grands révolutionnaires Barbès et Blanqui ébranlèrent les gouvernements les plus solides avec cinquante hommes déterminés, regardés par cent mille badauds. La grosse sottise du parti boulangiste révolutionnaire fut de respecter la légalité du pouvoir et de douter de la force du Peuple. Au lendemain du 27 janvier, une promenade de la Bastille à la Madeleine eût débarrassé à jamais la France des ruffians qui l'exploitent et la piétinent. Guillaume II d'Allemagne n'aurait pas ouvert la *première* conférence socialiste officielle. Elle se fût consacrée à Paris.

On n'ose pas laisser trop paraître l'étonnement que donne aux politiciens réfléchis ce génie rare et formidable, près de ressusciter les grandes figures historiques que furent les Barberousse ou même les Charlemagne.

Depuis son avènement, de date encore si récente, la face de l'empire allemand a changé. Auparavant, ses souverains satisfaits du prestige acquis par une rude conquête, désiraient uniquement conserver ce prestige; tout au plus pensaient-ils à l'affermir par des moyens diplomatiques.

Dès les premiers mois du règne, une sorte de rappel vers le trône impérial allemand, s'exprime par les multiples voyages du monarque qui court, à travers l'Europe, passer la revue des régiments et profite des fanfares, des luxes étalés pour marier à droite, à gauche parentes et parents et fonder ainsi des alliances plus efficaces que votre scepticisme enfantin. Ainsi, en presque chaque cour une personne liée par la naissance et des raisons d'intérêt familial à la fortune des Hohenzollern, voit, apprend, transmet ce qui se trame, avertit à Berlin, entrave ou aide les événements, soigneuse de répandre les idées favorables à la centralisation que rêve le chef de famille.

Qu'un homme de trente ans à peine ait conçu l'excellence d'une telle politique écartant par la forte souplesse de sa raison les apparences complexes des relations diplomatiques pour user simplement de l'ancien système des mariages et étendre jusqu'au seins des cours le vaste espionnage qui valut à l'Allemagne sa grandeur; qu'il ait réalisé en quelques mois de telles intentions; que, passant au galop des états-majors devant les potentats européens, il ait paru comme un dieu de la guerre réveillant les vigueurs martiales et prêt à les conduire, voilà ce qui désigne à l'admiration des philosophes l'empereur Guillaume II. Il sait la simplicité des hommes, la badauderie des foules, la vanité des rois, et le pouvoir des femmes.

Sûr de lui-même, sûr de la réussite de ses plans, par l'inquiétude et la mésaise qu'ils causent dans les pays adversaires, l'empereur croit le temps venu d'agir seul, de substituer son autorité une à l'équilibre d'influences diverses, qu'il faut toujours ménager celles-ci aux dépens

celles-là : il remercie M. de Bismarck ; il brise M. de Aldersée.

Car vite il a compris que l'obstacle perpétuel à sa grandeur, la France, ne peut être vaincue définitivement sans le concours du monde entier ; et pour obtenir l'ensemble des alliances indispensables, il se tourne vers la Russie, flatte, promet l'empire d'Orient que convoitent avec Constantinople, ces vieux barbares qui dévastèrent si longtemps les frontières de Byzance ; et il réussit presque, tant il s'évertue à rompre l'accord factice de ce qu'une femme d'esprit appelait devant moi : « la romance franco-russe. » Pour mieux séduire les serviteurs du czar ; il multiplie les complaisances envers son cousin de Galles, espérant obtenir le consentement de l'Angleterre à cette restauration du patriarchat gréco-moscovite dans la Sainte Sophie du grand schisme : et le patriarche actuel se nomme Alexandre Romanof.

Or, en la même saison, l'empereur cherche à conclure avec le roi des Belges un traité qui lui livre, au cas d'une guerre, contre nous, le territoire des Flandres, ses places fortes et sa frontière du Sud.

Nul autre rapprochement de faits ne nous enseignerait mieux ses intentions. On prétend bien que l'hydre socialiste le tracasse et qu'il ne tentera nulle guerre par crainte des difficultés intérieures.

On répondrait et sans moins de vraisemblance qu'il espère étouffer le monstre dans un même élan patriotique du peuple entier levé en armes pour la gloire allemande ; toutes préoccupations de castes disparaissant à l'heure du péril étranger.

Il faut voir, il faut examiner et méditer devant les images qui reproduisent sa figure ; ce front puissant, carré, ces yeux profonds, ce menton augulaire, ces épaules larges : de telles carrures indiquent la puissance créatrice ; puissance de brute, étalonat, ou puissance méthodique de

génie organisateur. Guillaume II est sobre, patriarchal, prolifique, épris de la vie intérieure, uniquement passionné pour ses vastes desseins ; il n'a pour but que l'exaltation de la race par la fécondité, l'exaltation de son peuple par la conquête.

Quelle réputation déjà, quelle personnalité primante il a su imposer au monde ! Qui serait tenté de rire, maintenant ?

Prussien, il l'est mieux que Frédéric le Grand lui-même, plus caporal encore, plus amant des casernes et des mess, des beaux régiments et des armes brillantes. Allemand, il l'est autant que le Barberousse des légendes ; n'a-t-il point, comme tout empereur ancien, parcouru les états des rois, ses vassaux, en chevauchée de joyeux avénement et recueilli dans les capitales, les acclamations dues ? N'a-t-il pas su, à tous ses actes, mêler les titres de Sa Sainteté le pape, la mettre dans ses intérêts, la faire accueillante et favorable à ses visées, et placer dans une sorte d'union diplomatique ces deux hauts symboles du vieil occident : le Pape, l'Empereur ! A cela près que l'empereur d'aujourd'hui est toute condescendance, au lieu d'attendre les pieds nus dans la neige le pardon et la pénitence de Canossa.

Le césar Guillaume est un mystique du prestige impérial dont la pensée l'obsède et qu'il veut objectiver en grandeur et en magnificence selon ce que promettent les traditions. En cela il appartient sans conteste à la nouvelle génération des mystiques de science et des mystiques de littérature. Le malheureux roi de Bavière, Louis II qui ne fût qu'un artiste avait découvert un génie, Wagner ; Guillaume II est un personnage de Wagner réalisé, il est une entité mystique et légendaire enclose sous un symbole humain. A force de songer aux miraculeuses créations du dramaturge-musicien, les Allemands ont enfanté leur empereur. Il est le génie même de son peuple c'est par lui

que la race des Germains s'étendra, c'est donc l'ennemi.

La perpétuelle lutte des Barbares à l'assaut des derniers débris de l'empire romain s'achève seulement. Des frontières ont été reculées, des noms régionaux modifiés ou travestis, des armées anéanties, des peuples enfantés et abolis; nous n'en demeurons pas moins encore les Latins des anciens âges résistant aux invasions germaniques dont les Francs avant-coureurs nous apportèrent les audacieuses brutalités. Seulement, à cette première rencontre, le vainqueur se laissa absorber par le vaincu; la francisque des Mérovingiens s'abaissa devant la dialectique des Grégoire de Tours; le Gaulois phraseur et gai dont se moquent les historiens de Rome amusa son maître, l'adoucit, l'endormit dans le bien-être de sa civilisation pour le reconquérir peu à peu en opposant au droit acquis par l'épée, le droit écrit de Justinien. Devant ce fatras copieux et la merveille morale de l'ancienne Eglise, les Francs, mauvais logiciens, se turent, bataillèrent pour leurs vassaux contre les autres hordes venues du Nord et de l'Est, leur constituèrent une patrie, pour, le jour où elle fut définitivement installée, en être brusquement dépossédés par la Révolution de 1789, revanche du gallo-romain rusé et patient sur le noble franc dépourvu de prévoyance.

En vain, à la nouvelle du désastre subi par leurs frères de France, les peuples germains se coalisèrent par de là le Rhin. Elle aussi, la Gaule avait rêvé, et longtemps, son libérateur. Le corse Bonaparte arrêta les armées germanines et sauva les descendants des colons de Rome. Alors, ayant réalisé leur désir de liberté, triomphants par la pensée écrite de Jutinien qui avait vaincu les maîtres barbares, les Gaulois phraseurs se livrèrent librement à la joie des disputes parlementaires et se chamaillèrent bruyamment dans des temples grecs. Tout l'art de la révolution, de l'empire, costume et mœurs, n'est que renaissance et réalisation de l'esthétique latine. Ils érigèrent en divinité

le code, et les vertus retorses qui en dépendent. Le commerce et le trafic prospérèrent.

Les fils des anciens navigateurs de Marseille gardaient, malgré la suite des générations innombrables, le vieil esprit agioleur de Carthage et de Phénicie. Enfin même, Carthage s'est restaurée, moralement intégrale, dans la France moderne. Ses citoyens portaient au cœur l'image inconsciente des constitutions anciennes conservée avec le sang de la race primitive des négociants africains. Comme ceux de la métropole disparue, nous voici en république de marchands, aux mains de trafiqueurs sans grande vergogne, jaloux des hommes de prestige, niveleurs de toute suprématie, prêts à crucifier les Hamilcar ou les Hannibal dont la réputation valeureuse pourrait menacer, à l'intérieur, la sécurité des agiotages.

Devant le César Germain, devant son état constitué en force de guerre, devant l'unité de son autorité directrice, à cette veille de bataille, peut-être ne messierait-il pas de se ressouvenir que Carthage a précisément disparu de l'histoire faute d'un autre Hannibal.

Certes le patriotisme reste au dessous de la question sociale qui intéresse l'humanité entière. Mais, afin de parvenir à faire prévaloir les principes économiques dans la plénitude de leurs conséquences libérales, il importe de veiller à ce que, seule, une race imbue spécialement de la mission sociale par l'essence même de ses tendances et sur la garantie de son histoire passée promulgue la justice nouvelle. La race française qui détient par droit de priorité, cet esprit de justice ne doit point laisser un César l'arborer suivant les besoins momentanés de sa politique individuelle. Nul ne peut encore affirmer que Guillaume II cherche avant tout et par dessus sa gloire personnelle, l'affranchissement définitif du travailleur. Il ne faut donc pas que nous perdions la suprématie sur les races ambiantes, parce que perdre cette suprématie c'est

perdre aussi le droit d'accomplir la mission qui nous a été conférée de présider à la libération de l'homme, de reconstituer l'harmonie sociale égalitaire en honneur dans ces états préhistoriques dont les rares vestiges conservés jusqu'à nous parl'art des philologues nous enseignent l'admirable constitution.

Peuple de Paris, il importe de ne pas te laisser devancer sur la question sociale par les nations voisines. Cela légitimerait les conquêtes qu'elles méditent contre les derniers territoires latins et la fin désastreuse de ton existence. Il importe que tu supprimes ceux qui te tiennent en cette allure d'infériorité, d'humilité ; il importe que tu reprennes ta place à la tête des peuples cherchant le Salut et l'Eden social ; il importe que tu montres en ce jour de mai, ta face de Douleur, la première parmi les Douleurs Humaines gémissantes.

PAUL ADAM.

PHILOSOPHIE DU PASTEL

D'une superposition de poussières éparses — pour en composer une ressemblance humaine, belle, singulière ou illustre et en fixer la transitoire et mortelle apparence (au-delà de l'heure où elle fut manifeste et de la Vie dont elle sera le grave ou souriant fantôme) par une mémoire exacte mais de si fragile et si volage éternité qu'elle semble toujours prête à s'évanouir à tout souffle ennemi de sa durée — le pastel use et emprunte son charme de mélancolie.

Artifice singulier qui assimile le moyen de l'image représentée à la matière où elle s'intégra et qui extorque au néant sa suprême preuve — la poudre, pulvis! — pour que lui survive une illusion de ce qu'il a détruit, illusion qui inclut et présage par ce qui la constitue la fin de ce qu'elle représente.

Le pastel, par de curieuses analogies qui s'insinuent subrepticement en l'esprit qui tout songeur qu'il soit ne renonce pas à connaître les motifs de sa songerie et au contraire s'en préoccupe, semble être la manière la plus philosophique de sauvegarder en un fantôme identique le souvenir de l'apparence enfuie, et, peut-être, la mélancolie que lui attribue le soucieux regard des vivants qui savent

rêver provient d'une notion sourde et mal définie de quelque chose de cela.

Poussière versicolore et caduque qui s'interpose, un instant, à travers la Mort, entre la Vie et l'Oubli.

L'autre-vie qu'il donne par la vertu d'une forme préservée est sujette, aussi, comme la première aux atteintes mystérieuses du temps. L'âge travaille le pastel, le désagrège, le gerce, le pâlit. Des tristesses silencieuses l'acculent au fond des cadres ; il s'y retire comme pris d'une peur et se rétracte en un plus lointain encore exil. Des inquiétudes muettes le tourmentent et le projettent comme s'il voulait sortir du sortilège qui l'enferme et, au crépuscule du soir, il semble rentrer dans l'ombre avec l'angoisse anxieuse d'un malade jusqu'à l'an funèbre où il s'efface et où l'image qui fut presque surnaturelle, tant elle semblait avoir survécu à la vie, meurt et disparaît sans retour.

De simples pratiques de métier, par leurs coïncidences étranges, augmentent, chez ceux qui ne dédaignent point de songer à des choses qu'on pourrait moquer de frivoles si elles n'étaient en leur indéfinissable vague les fils ténus dont se tisse l'arabesque de nos rêveries, cette croyance presque superstitieuse d'une sorte de survie des pastels.

Ne fore-t-on pas en le bois des cadres des trous pour aérer l'image prisonnière du verre et lui permettre, on dirait, de respirer durant ce surcroît d'existence ?

L'intérêt que suscite un pastel est-il lié à ces raisons secrètes, souterraines, et qui sont les frêles indices dont peut se corroborer, en les subissant d'une façon instinctive même une idée.

Il est indéniable pourtant que, en quelque chambre de soies fanées, parmi le silence provincial d'une antique maison, la solitude d'un manoir de vieille pierre et de

mousse, ou l'isolement que de verts jardins procurent parfois encore aux hôtels des villes, la présence, au mur, d'un cadre où survit en l'ovale sculpté — fenêtre sur le Passé et le Songe — un sourire de femme ou une gravité triste d'homme de jadis, nest point indifférente à qui la contemple.

Du masque fardé ou pâle, de chair naïve ou décrépite des lèvres serrées ou souriantes, des yeux clairs ou profonds, s'échange avec le passant d'aujourd'hui un tacite dialogue de signes, imaginaires sans doute, mais qui sont la cause d'une sorte de drame intérieur qui se joue aux confins de la mémoire, sentimental et anachronique, où, quelqu'un en nous d'oublié converse avec peut-être une contemporaine mystérieuse.

*
* *

A l'Exposition des Pastellistes de l'année 1890 certaines toiles, provoquent à une songerie analogue et renferment au regard des prétextes de les considérer pour y puiser une joie optique et mentale à voir des identités humaines, ailleurs vivantes, et en face de qui le hasard ne nous placerait pas sans une entremise ingénieuse de peintres qui sont tour à tour MM. Besnard, Blanche, Helleu et Forain.

M. Besnard s'analyse ainsi : De rousses chevelures semblent brûler sur des chairs phosphoriques ; des reflets singuliers, sournois ou francs dont flambe une joue ou se dénature un sourire... Et ces visages, apparus en une sorte d'ambiance pyrotechnique, vivent d'une vie à la fois factice et réelle, en une ardeur plus nerveuse que fiévreuse, évoqués par une magie bizarre et dont l'aloï est équivoque : c'est une femme aux épaules nues en un corsage noir et dont le cou fuse, tendu, comme d'un effort intérieur. Là,

deux enfants, penchés sur un livre en poses tapies plus scrutatrices que tranquilles, accôtent leurs rougeoyantes chevelures apolloniennes. Plus loin, en un décor de fleurs claires et de soies brillantes, parmi une richesse de clartés, gracieuse et non emphatique, s'improvise en un ensemble de beautés le portrait de M^{me} L...

Ceux qui s'inquiètent fort des origines et ne veulent, avec assez de raison, goûter d'un artiste que ce qu'il a de primordial et d'exclusif, reprochent à M. Besnard trop d'assiduité à se varier d'influences momentanées mais ne peuvent lui dénier des qualités telles qu'une extrême séduction de couleur, une belle interprétation décorative du visage, une recherche en éveil, et une sorte de violence rusée, de l'éclat.

M. J. Blanche se signale bien autre. Plus à mi-voix et plus quotidien, de nature avisée et très experte à saisir l'apparence des êtres qu'il définit en leur grâce essentielle tant sa finesse les particularise de significative façon. On a l'impression, assez que telle femme qu'il peint en une attitude de charme bref, fixé là, doit, au cours de sa manière d'être, conserver en la variant une grâce équivalente à celle que le peintre lui a choisie.

Il traduit la ressemblance, non à tel moment exceptionnel où elle se concentre en quelque passe résumatoire d'elle-même et comme dramatique, mais en sa généralité continue.

De cela, il est un peu didactique, juste assez pour que ce soit caractéristique de son talent qui est de savoir élucider les physionomies en les rendant sans surcharges intentionnelles ni aucune ingérence de sorte que leur valeur intégrale se répercute en l'esprit.

Ici c'est une dame, au visage de Fête galante, vêtue d'étoffes satinées et assise sur un canapé et qui, de sa

main pendante, rassemble le faisceau épars d'un grand éventail.

Une autre est au piano, en une robe d'un nolit sombre, et son profil qui se détourne est saisi à l'extrême limite où il va disparaître en une autre attitude.

D'autres portraits encore témoignent d'une rare aptitude à être tour à tour et en même temps, léger, sûr et méthodique et, à jouer du secret des douceurs appâties des nuances dégénérantes.

M. Helleu expose plusieurs toiles d'un artifice charmant avec ce rien de prétention qui est le signe de l'extrême élégance intellectuelle. On le sent un artiste difficile à définir et l'inquiétude qui est en lui se communique à qui l'examine. Le charme de sa manière est une sorte d'exagération voulue par faiblesse de ne pouvoir s'en passer. Il y a en lui quelque chose de hardi et d'indécis à la fois. Le geste s'altère toujours, dévie et outrepasse sa direction naturelle. N'étant point inventif à l'excès il innove dans l'infinitésimal. L'influence alliciante de M. Whistler l'a étreint et est descendue profondément en lui, si profondément qu'elle se manifeste d'une façon à peine perceptible, mais on devine à travers les éliminations scrupuleuses dont il la neutralise qu'elle est le mobile et l'arbitre intérieur de sa manière de peindre.

Une jeune dame à cheveux roux se prostre et s'allonge aux côtés d'un grand épagneul couleur de feu et la double splendeur fauve de la toison et de la chevelure pâlit encore un visage, triste, résigné et infiniment taciturne. Des hortensias bleus et mauves fleurissent en hauts massifs ou jonchent de leur brisure un plat de pur argent et ces diverses études se résument en une des plus belles songeries de crépuscules qu'on ait peintes :

En du gris qui est de l'azur mort les mêmes hortensias

balancent une vieillesse vespérale que visitent de leurs ailes d'un crêpe transparant deux duveteuses chauves-souris évanescantes et nocturnes — flocons d'ombre !

L'art de M. Forain se filie au hautain et dur regard critique qu'eût M. Degas au cours de son enquête sur l'homme et la femme. C'est la même observation précisée, multipliée, entée de développements personnels et comme monnayée en piécettes qui tintent aigu, cristallin, avec une addition d'ironie cuivrée.

Autant que ses nettes scènes populaires et sociales on a dans l'esprit les célèbres légendes qui les commentent et qui éloignent M. Forain de Gavarni comme l'est de Labruyère Chamfort.

Henri de RÉGNIER.

LE MANDAT SACRÉ

MM. Ferdinand Duval, F. Riant, Gamard, Lerolle, Cochin, Dufaure, Despatys, Deville, G. Berry, conseillers municipaux sortants, ont adressé à M. le Ministre de l'Intérieur, soit Constans, soit Prud'homme Borgia, une pétition pour la réintégration des sœurs dans le service des hôpitaux de Paris. Si cette proposition était soumise à un vote plébiscitaire, tous les Parisiens s'y rallieraient. Cependant, des journalistes de grands chemins ont osé injecter leur encre de la plus petite vertu contre la blancheur des religieuses; ainsi M. Pelletan a déclaré que « pour bien remplir leurs fonctions, les sœurs ont besoin d'être à l'abri de la religion »; ainsi M. Krysanovski, un juif polonais abrité sous le pseudonyme de Sigismond Lacroix, blague sans propreté l'admirable mission des nobles filles; ainsi, les galfâtres du radicalisme, les pandours des organes fond-secrétiers bavent le pire d'eux-mêmes sur les anges sacrés du renoncement et de la consolation.

Si la rage de ces louches secrétaires était clairvoyante, s'ils ouvraient les yeux avant de s'acharner à la persécution de pauvres femmes, ils pourraient (en bénissant l'idée de poésie religieuse qui les écœure, et en oubliant l'intérêt des malades qui leur indiffère) considérer l'avantage financier qu'apporterait cette réforme. Un lit d'hôpital

représente aujourd’hui une somme deux fois plus grande qu’avant la laïcisation ; on ne peut soigner que 1100 malades avec la somme qui aurait permis d’en soigner 2100. Mais les jacobins de l’ancien conseil (1) de ce Musée Dupuytren de la municipalité, ont préféré laisser un millier de moribonds à la porte des hospices que de les livrer à la vaillance dévouée des porteuses de scapulaires. L’infirmière laïque coûte trois fois plus cher qu’une sœur de charité : on a diminué de deux tiers le personnel hospitalier, plutôt que d’accorder au malade la réfection morale de la religion.

Les infirmières laïques sont des demoiselles de magasin qui soutirent le pourboire aux familles des malades, qui disent le : et avec ça, monsieur ? aux dons qu’on leur glisse dans la main. Qui offrira la pièce à une sœur ?

La pétition des médecins, chirurgiens, internes, officiers de santé, chef de service, contre le renvoi des religieuses a affirmé ces abus ; l’augmentation de la mortalité dans les hôpitaux depuis cette mesure inique a protesté de toute l’exacte force de la statistique ; les hautes raisons de la charité spirituelle bataillent contre cette paganisation ; les impôts ruineux dont on a frappé les congrégations vouées à la bienfaisance empêchent la création d’hospices religieux ; la réputation qu’ont acquise les sœurs auprès du peuple, d’être des servantes sublimes de la douleur humaine ; tout, tout oblige le prochain conseil municipal à ordonner d’urgence le rétablissement souhaité par tous les êtres de cœur.

Mais il ne s’agit pas seulement des abus matériels dont la voix populaire a accusé les mercenaires de la municipalité, comme le pillage des subsistances destinées au soulagement des convalescents, comme l’excès des gratifi-

(1) Réélu !

cations quémandées aux parents des malades ; il n'y a pas seulement l'intérêt budgétaire dont bénéficieront les finances de la ville ; il y a la noblesse du ministère moral qu'exercent les saintes filles.

Un éminent écrivain a fait remarquer que les infirmières laïques rattachées au monde par des liens qui ignorent les religieuses affrontent moins résolument les risques professionnels. Les sœurs de charité, dans leur entier esprit de dévouement ne sont point sollicitées en dehors de leur mission par des parents ou des enfants. Les pauvres malades sont leur seul famille ; elles savent les chérir les soigner, les sauver. Penchées sur l'agonie, elles sont les avant-courières des anges qui accueilleront le malade chrétien ; dans l'hallucination des moribonds, voilà la vision béatifique, le *gaudium de lumine et de veritate* dont parle Augustin ; le hoquet de la mort devient un mystique baiser sur la croix de leur pure poitrine ; leurs cornettes sont les ailes d'une séraphique vision qui rapproche du paradis le moribond torturé.

Elles reviendront dans les asiles de la souffrance, les chères sœurs endormeuses des humaines misères ; la mauvaise haine d'une bande de gigolos qui jouent aux antechrists ne prévaudra point contre elle. M. Carnot en visite à l'Hôtel-Dieu a, voici neuf jours, décerné les palmes d'officier d'Académie à la sœur Marie des Anges, et la croix de la Légion d'honneur à la sœur Saint-Julien ; la municipalité parisienne leur permettra de balancer au chevet des douleurs leurs croix bénies où l'homme-Dieu porte la peine de tous les péchés de l'humanité.

Les prétrophobes des maisons d'intolérance laïque sont presque tous des Homais à cerveaux infirmes, des hères à lâche conscience qu'une timidité fouettée rue, par revanche, à la persécution. C'est par terreur qu'ils récitent le credo jacobin, et qu'ils s'adonnent, dans cette question de la sécularisation des hôpitaux, à la simple exploi-

tation des agornes. La poltronnerie transforme en aboyeurs ces bélants; de ces doux crétins, elle fait des bourreaux féroces; leur cruauté n'est qu'une pâle peur excitée. Quelle Montpensier couronnera cette meute de brutes lachée contre les dernières bastilles de l'idéal et de la foi ?

GEORGES VANOR.

A L'ILLETTRE

Je m'adresse à toi dont nul préjugé n'a atrophié l'activité méditatrice, dont nul frottis de parnassisme n'a émoussé le tact instinctif, à toi qui es resté humain en ce siècle de marionnettes à remontoirs ; car tu es, peut-être — singularités des causes et des effets — le seul vertige debout des civilisations plus hautes où l'éloge pouvait se formuler en cette phrase : c'est un homme sensible.

Tu es — cela se peut — bouvier, fils du sol, qui appris à lire en quelques almanach périmé ; issu des petits trafiquants de l'étale ou du comptoir ; ou héritier, encore, d'une fortune seigneuriale qui excusa tes paresseuses d'adolescent avide de grand air et de courses équestres ; en tous cas tu n'est pas né de cette bourgeoisie agrippante et bouffie car tu serais, à cette heure, coulissier sombre ou, tout au moins, ingénieur apte, de part maints diplomes, aux polytechnies — monstrueux et aphone.

J'aime aussi à te figurer, le menton dans la main, le regard aux ciels bleus que grillage quelque croisée lycéenne ; tu ne fais rien, retif ou passif devant le blâme ou l'exhortation professoriale : c'est que tu es, sans doute, bon à quelque chose de mieux ; et te diras, plus tard, qui ânonnes tes « mot-à-mot », insuffisamment « préparés », parmi le ricannement des crétinisés précoces — relisant, au hasard des débalages en des bibliothèques

poudreux de province, quelque Enéide ancestrale — tu le diras : « c'est beau pourtant d'avoir inauguré un récit par : *infandum, regina*, et le cancre n'était certes pas moi mais l'antropoïde dégénéré qui — attentif à renverser « *l'inversion poétique* » — n'a pas soupçonné « là, toute la Poésie apparue ! »

Pâtre, employé, gentilhomme — que sais-je ? — tu es illettré donc, c'est ton diplôme d'humanité. Voici de la littérature ; que vas-tu faire de ce livre aux lignes inégales ? vaguement curieux, tu te dis : « des vers » on connaît cela, même aux îles Sandwich (1). Si cela t'ennuie (le livre peut ne pas te concerner) au moins n'en conclueras-tu pas : « c'est idiot » — car ton jugement ne s'affirme que par tes sensations et ton inexpérience te rend craintif — par cela même tu es charmant — ; il t'étonnera peut être aussi, ce livre, il t'invitera en sa musique, tu tourneras les pages et te diras : « c'est beau », et tu les rediras par cœur.

Ah ! cher illettré d'élite, tu n'as cru avoir besoin qu'un critique vint réveiller en toi des souvenirs torpides de rhétorique ; tu n'as pas recompté les pieds, ni expertisé les rimes ; tu n'aspas, pour en suppuster la valeur relative, comparé ce poème aux œuvres de Dogmael Gloriodonte ; mais aux essors de ton âme, à toi, soudain déployés, à tes douleurs intimes évoquées doucement, à ton amour, à toi, muet lyrique dont sonne enfin ! l'hymne — comme si ton cœur chantait — et tu as répété : « cela est vrai, cela est beau ! »

(1) On sait, en effet, que si le roi de ces parages n'a pu, l'été dernier, visiter « les merveilles de notre Exposition », c'est que l'éditeur de ses premiers essais poétiques — un industriel de Chicago — ne lui avait versé qu'un acompte mesquin de 20.000 francs sur les 50.000 stipulés.

Prends garde ! tu vas un peu vite ; veux-tu passer pour un sot ? sur quelles autorités fondes-tu tes affirmations ? toi bachelier par grâce, ou reconnu inapte avant l'épreuve, toi muni à peine d'un certificat d'études primaires — toi qui ne sors pas, certes, de Normale ? Une circonspection moins prime-sautière est de mise en critique — car tu viens de faire de la critique ! et c'est beaucoup oser, vraiment, que d'anticiper sur le verdict du Haut Conseil des « Maréchaux de la Chronique » — Je vais te dire plus (mais ne crains pas que je plaisante ta naïve précipitation) : ce livre, écoute ! a été déclaré inepte par les deux juges qui ont daigné en imprimer leur mépris — ce livre qu'il s'appelle les *Complaintes ou les Moralités légendaires* — a été reconnu *inintelligible* — entends-tu ? — ININTELLIGIBLE ! — et tu prétendrais le comprendre ? malheureux !

*
**

Alors, quoi ?

Alors, alors, voici : si tu as senti subitement éclore en toi le « goût pour les belles-lettres », deux attitudes sont à ton choix :

La première est du meilleur ton, je te la conseille : lis plus attentivement, désormais, la troisième page de ton journal, là on s'annoncent en caractères gras *Les Livres, la Bibliographie*; l'opinion s'y lit des auteurs sur eux-mêmes et tu auras bientôt reconnu que ce siècle sceptique est encore, par là du moins, le siècle de l'enthousiasme; mais ci n'est pas la seule source du goût esthétique : retourne la page et puisse des yeux la *Chronique* de Pierre ou de Paul; voilà, novice en l'art du Verbe, comme il faut sourire, blâmer, encourager, t'attendrir, si tu as quelques veilléités d'être pris au sérieux; il se pourra — il est même probable — qu'il n'y a pas été parlé de ton Poète :

c'était une raison pour l'ignorer, et c'est toi qui aurais tort.

La seconde... un petit mot, tout bas, si tu veux (j'ose à peine de florer tes oreilles naïves de trop inattendues flatteries, mais, enfin, ne faut-il pas que je te dise mon avis?) : mieux que dans *Les Lives* et la *Bibliographie* — tout cela fut-ce sincère? — mieux que dans la *Chronique* de Pierre ou de Paul — quel que soit leur autorité — mieux qu'en mon esprit à moi qui s'ouvrirait tout grand à ta curiosité s'il y avait lieu — il est un imprimé où tu pourrais t'instruire de la valeur de ce Poète qui l'intrigue; c'est — je vais renverser les quelques idées qu'une demi-instruction a pu architecturer en ton cerveau — c'est dans son œuvre à lui, par où, intuitif merveilleux et vraiment peu *fin de siècle*, tu avais commencé.

*
**

Te voilà ravi!

Seulement, vois-tu, il faudrait un courage qui te manque, sans doute, pour assumer ainsi la responsabilité d'une opinion personnelle en contradiction avec celle de tes supérieurs les Lettrés, qui savent, eux, ce que versifier veut dire, que l'instruction intégrale a muni d'une pierre de touche « l'or des rimes » et d'un podomètre-nikel pour symétriser le défilé des bataillons alexandroparnassiens — ces vers à la Frédéric le Grand.

A quoi bon ce manque de goût d'une conviction esthétique? Es-tu responsable, en somme, « d'innovations » où tu n'as pas participé? quel profit à passer pour *Un symboliste* — terme dont tu ne peux soupçonner la portée injurieuse? Tantpire, pour eux, à la fin! Tu ne peux cependant être ridicule dans ta famille, traité de « poseur »; surtout n'argue jamais de ta sincérité — le sens même du mot échappe à tes contemporains — non « tu veux te faire remarquer », « tu manques de respect à ton oncle qui a

connu Cuvillier-Fleury » « *tu es un décadent* » ; et alors, mon Dieu, te voilà bafoué au déjeuner de famille par le ricanement quotidien des nouvelles à la main ; laciné --- toi si innocent pourtant du *vers libre* et du *symbole* ! — d'épigrammes, peut-être niaises, mais d'autant plus infamantes ; but perpétuel des plaisanteries que pourront suggérer au journaliste à court de copie les étranges caco-graphies des bicétriens d'à côté — avec qui on te confond (la mauvaise foi aussi s'en mêlera) toi et ton Poète admiré le beau résultat : faire pleurer ta grand'mère !

Cela vaut-il, voyons, un martyre ridicule ? Garde ton opinion pour toi — *infandum* — cher illettré ; un matin rougira où tout le monde s'éveillera de ton avis.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

NOTES ET NOTULES

Berlin, 24 avril. — Le nouveau député antisémite Pichenbach est poursuivi pour usure.

*
**

Sur le vif :

« Chauffage économique — 117, rue de la Glacière. »

*
**

Le Petit Journal, en titaniques affiches murales, porte son tirage quotidien de 950,000 à *un million* — voilà M. Zola rattrapé.

*
**

Dans la *Revue Indépendante* (mars 90 — parue le 22 avril) un critique d'art, au sortir de l'exposition van gogh, s'écrie : « M. Pissaro n'est pas *l'écervelé luna-tique, en béguiné* (sic) sans cesse de *toquades et de fan-tasies absurdes... que nous avons cru...* — bien, mais d'où cette croyance un peu tardivement abolie ?

*
**

Le même numéro contient des *trouvailles et curiosités*, de M. Rémy de Gourmont — entre autres, celle-ci :

*Nom ex virili semine
Sed mystico spiramine
Verbum Dei factum est caro.*

Voici sa traduction : « sans nulle semence humaine — *au fond de son mystique soupirail* — le verbe, etc... » — Parce, domine !

*
**

M. Joris Karl Huysmans — qui passe, à tort ou à raison, pour un latiniste — ne pouvait-il suggérer au même commentateur admiratif que

Parvoque lacte pastus est

peut ne pas signifier « que le petit Jésus fut nourri » — (comme les cochons!) — « de petit lait » — mais : d'un lait *humble*?

*
**

Nous remercions nos confrères.

*L'Echo de Paris,
Le Messager de Toulouse,
Le Gaulois,
L'Echo du Nord,
L'Univers,
L'Etandard,
Le Voltaire,
Art et critique,
La Jeune Belgique,
L'Eclair,*

Le Chat Noir,
Le Télégraphe,
La Fanfulla (de Rome),
L'Art moderne (de Bruxelles),
Le Constitutionnel,
L'Univers illustré,
La France Nouvelle,
La Caricature,
Le XIX^e Siècle,
Le Public,
La Petite Presse,
Le Moniteur Universel,
Les Annales politiques et littéraires.

et tous ceux dont nous avons connu trop tard la gracieuseté de l'accueil fait aux *Entretiens politiques et littéraires.*

*
**

Le 10 mai, on célébrera à la mairie du VIII^e arrondissement le mariage de Mlle Ferdinand de Lesseps. Tous les actionnaires de Panama assisteront à la cérémonie.

*
**

Le Vendredi d'avant Pâques, jour sanctifié, M. Edmond Haraucourt, auteur de la Légende des Sexes, eut l'idée mal-séante de présenter N.-S. Jésus-Christ dans un cirque assimilant ainsi le Divin Sauveur au Lion cavalier. L'indignation publique devait faire justice de cette inconvenance ; ce n'était un mystère pour personne. Madame veuve Damala figurait la Sainte-Vierge ; M. Garnier représentant Jésus-Christ, la foule semble demander Barrabas.

Un évènement : pour paraître ce mois, chez M. Vanier, un volume de vers *le Pélerin Passionné* auteur : Jean Moréas.

Très remarqué, dans un récent numéro de la *grande Revue*, l'article d'Ephraïm Mikael traitant du *naturalisme*.

On redoute de nouvelles révélations de M. Edmond de Goncourt dont le *Journal* se transformerait en pamphlet tri-hebdomadaire avec peut-être, la collaboration effective de Numa Gilly.

Sous presse : la traduction complète des *Poèmes et Ballades* de Swinburne — par M. G. Mourey. — M. Gabriel Sarrazin pourra enfin « *se faire une idée* » du grand poète anglais.

L'Administration du Jardin des Plantes, vient d'acquérir et d'installer dans un coquet pavillon, un mammifère du plus grand intérêt pour les *Naturalistes* :

LA BÊTE HUMAINE !

— Immense succès ! —
— 3 fr. 50 chez tous les libraires —
(*Réclame payée*).

Le DIRECTEUR-GÉRANT : *GEORGES VANOR*.
11. rue Faraday.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

ABONNEMENTS SUR TOUT LE RESEAU

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1^{re}, 2^e et 3^e classes.

Ces cartes donne droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportants des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique par courue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année.

Ces abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES CIRCULAIRES

EXCURSIONS

En TOURAINE, aux CHATEAUX des BORDS de la LOIRE

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

De la Ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC

et à GUERANDE

1^{er} ITINÉRAIRE

1^{re} Classe **95** fr. — 2^e Classe **70** fr.

DURÉE **30** JOURS

Paris — Orléans — Blois — Amboise, — Tours, — Chenonceaux et retour à Tours — Loches et retour à Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes — Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande et retour à Paris, via Blois ou Vendôme.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *La Glèbe.*
— — — *Etre.*
— — — *Essence de Soleil.*
- JEAN AJALBERT. — *Sur les Talus.*
- EDMOND BAILLY. — *Lumen.*
- MAURICE BARRÈS. — *Sous l'Œil des Barbares.*
- PAUL BOURGET. — *Madame Bresuire.*
— — — *Un Homme libre.*
- ÉDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*
— — — *Pour la Vierge du Roc Ardent.*
- FELIX FÉNÉON. — *Les Impressionnistes.*
- GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
- JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
- STÉPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*
- STUART MERRILL. — *Les Gammes.*
- JEAN MORÉAS. — *Les Cantilènes.*
- FRANCIS POICTEVIN. — *Songes.*
— — — *Nouveaux Songes.*
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes.*
— — — *Poèmes Anciens et Romanesques.*
- ADOLphe RETTÉ. — *Cloches en la nuit.*
- J.-H. ROSNY. — *Le Termite.*
- ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
- JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
- GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
— — — *L'Art Symboliste.*
- PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes.*
— — — *Ancœus*
— — — *Joies.*
- F. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

VIENT DE PARAITRE
TRESSE ET STOCK, éditeurs.
Galerie du Théâtre-Français

ESSENCE DE SOLEIL

ROMAN SOCIAL SUR L'OR DES JUIFS
par
PAUL ADAM

1 vol. 3 fr. 50

VIENT DE PARAITRE
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée-d'Antin, 11

POÈMES ANCIENS ET ROMANESQUES

par
HENRI de RÉGNIER

vol. 3 fr. 50

Paris. — Imp. BEAUDELOT et MÉLIÈS, 16, rue de Verneuil

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant le 1^{er} du mois.

Abonnements : six mois : 3 fr. ; — un an : 5 francs

**Pour abonnements, dépôts, etc... s'adresser
directement à M. Edmond Bailly.
11 rue de la Chaussée d'Antin.**

LIRE

"ART ET CRITIQUE"

INCONTESTABLEMENT la plus intéressante et la
plus complète des Revues hebdomadaires.

Bureau, 7, rue des Canettes.